

La section de géographie au congrès 1962 de l'Acfas,

Louis-Edmond Hamelin

Volume 6, Number 12, 1962

Mélanges géographiques canadiens offerts à Raoul Blanchard

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/020387ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/020387ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Département de géographie de l'Université Laval

ISSN

0007-9766 (print)

1708-8968 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this note

Hamelin, L.-E. (1962). La section de géographie au congrès 1962 de l'Acfas. *Cahiers de géographie du Québec*, 6(12), 270–273.
<https://doi.org/10.7202/020387ar>

régionaux, de la part des administrateurs, des groupes de professionnels et du public en général ; de faciliter et appuyer tous les efforts qui sont faits dans tout le Canada en vue de recueillir, analyser, coordonner et distribuer les connaissances disponibles, et d'entreprendre de tels efforts directement lorsqu'il sera jugé nécessaire de ce faire pour combler les lacunes dans les recherches ou pour compléter et appuyer le travail déjà entrepris par des organismes existants ; de fournir des moyens efficaces et réguliers grâce auxquels des groupements locaux, régionaux provinciaux et nationaux ainsi que des spécialistes particuliers pourront étudier ensemble tous les buts susmentionnés et les moyens de les atteindre ; d'aider tous ces groupes et particuliers à trouver l'aide nécessaire pour l'exécution de leur programme de recherche. »

Tous ceux qui s'intéressent aux problèmes urbains et régionaux doivent se féliciter de la création de ce Conseil, dont le rôle semble devoir être très important, à cause de ses moyens financiers, dans le développement de la recherche sur ces problèmes au Canada.

Louis TROTIER

Les géographes canadiens se réunissent à Hamilton

Le dernier Congrès de l'Association canadienne des géographes s'est tenu à l'université McMaster, du 29 mai au 2 juin 1962. Comme d'habitude, le Congrès comportait des séances de communications libres et officielles, ainsi qu'une excursion. On avait organisé en plus un colloque sur les problèmes de l'utilisation du sol.

Les communications présentées librement se groupaient autour des thèmes suivants : géographie physique, géographie économique, géographie humaine, géographie politique, l'Arctique canadien. On avait par ailleurs invité quelques géographes à présenter des communications sur la géographie historique, et sur l'Arctique du Canada. Parmi les pays qui ont fait l'objet de communications, il faut signaler, outre le Canada bien entendu, la Jamaïque, le Guatemala, les États-Unis et la Grande-Bretagne.

L'excursion a amené les participants dans la Péninsule du Niagara et leur a permis de faire des observations en particulier sur la *Dundas Valley*, l'escarpement du Niagara, la *Niagara Fruit Belt*, le canal de Welland et les chutes Niagara.

Dans l'ensemble, le Congrès, très bien organisé, a été fort intéressant, surtout évidemment pour ceux qui s'intéressaient à l'Arctique canadien ou aux problèmes de l'utilisation du sol. Regrettons encore une fois, pour terminer, la faible participation des géographes canadiens-français à ce Congrès, et souhaitons les trouver plus nombreux en mai-juin 1963 à Québec, où se déroulera le prochain Congrès de l'Association.

Louis TROTIER

La section de géographie au congrès 1962 de l'Acfas

Les congrès de l'ACFAS deviennent de plus en plus importants dans l'univers scientifique du Canada français. C'est un événement attendu et nécessaire. Cette année, la réunion tenue à l'université de Montréal avait été fixée aux 2, 3 et 4 novembre. Les principales manifestations ont consisté dans la présentation d'environ 300 communications inscrites à l'intérieur de 25 sections, en un symposium sur l'enseignement des sciences, en des expositions de

matériel scientifique, dans la présentation de films et dans le lancement d'une revue pour les élèves, *Le Jeune scientifique*. Du côté des communications, les sciences biologiques, physiques et écologiques ont reçu 40% des textes de 25 sections.¹ À ces événements, s'ajoutent les irremplaçables occasions d'échanges entre des chercheurs de toutes disciplines, chercheurs qui ont peu d'occasions de se rencontrer au cours de l'année.

Les travaux de la section de géographie

Dans la section de géographie présidée cette année par MM. Jean-Marie Roy et Robert Garry, 15 communications avaient été inscrites.²

Quinze communications, c'est un chiffre qui dépasse à la fois la médiane (11) et la moyenne (11) de toutes les sections du Congrès. L'éventail des préoccupations est grand car de multiples aspects sont abordés ; la géomorphologie reste cependant un sujet préféré. L'origine des chercheurs est diverse et elle se répartit comme suit : 39% viennent de Québec, 27% de l'Amérique anglo-saxonne, 27% de Montréal et 5% d'ailleurs. L'exposé même des textes s'est fait convenablement et il s'est accompagné de la présentation d'illustrations qui disaient quelque chose à l'auditoire. Le public, composé en partie d'étudiants, oscille de 40 à 100 personnes, donc assistance nombreuse qui rappelle celle du congrès de Québec en 1960. Bref, une journée remplie, du moins apparemment.

Par contre, nous ne pouvons cacher notre déception sur quelques points. Constatons que le nombre des communications a été relativement faible ; quinze en tout. Depuis quelques années, Montréal³ ou Québec s'acheminaient vers une moyenne de vingt, moyenne d'ailleurs bien possible à atteindre, étant donné que les géographes du Canada français présentent assez rarement des communications devant d'autres sections de l'ACFAS ou devant d'autres groupements géographiques telles l'Association canadienne des géographes et des associations étrangères.

¹ *Programme du XXX^e Congrès*. Montréal, 1962, 134 pages.

- ² a) Benoît ROBITAILLE, Québec, *Les îles côtières du Nouveau-Québec et la terre ferme : les facteurs géographiques* ;
 b) Benoît ROBITAILLE, Yves CARTIER et Gilles ROBITAILLE, Québec, *Aspects géomorphologiques de la région de Fort-Cbimo* ;
 c) Michel BROCHU, Québec, *Les pendages du Groenland et leurs significations tectoniques* ;
 d) Jean-Claude DIONNE, Montréal, *Le problème de la terrasse et de la falaise MicMac* ;
 e) Gilles RITCHOT, Montréal, *L'incidence géographique du soulèvement continental dans la plaine du Saint-Laurent* ;
 f) Camille LAVERDIÈRE, Montréal, et Pierre DANSEREAU, New-York, *La répartition géographique et les voies de pénétration de l'herbe à la puce buissonnante en Gaspésie* ;
 g) Paul-Yves DENIS, Montréal, *Quelques aspects du phénomène urbain au Québec et en Ontario* ;
 h) Marcel BÉLANGER, Montréal, *Essai de classement des villes du Québec d'après leur courbe de croissance* ;
 i) Bogdan ZABORSKI, Ottawa, *Caractère cyclique du développement de la population du monde* ;
 j) Pierre CAZALIS, Sherbrooke, *La colonisation dans les Cantons de l'Est depuis 1930* ;
 k) Peter CLIBBON, Québec, *Utilisation du sol et colonisation dans la région des Laurentides centrales* ;
 l) R.-J. JOY, Ottawa, *Le bilinguisme au Canada : une chimère* ;
 m) Roman T. GAJDA, Ottawa, *Étude des centres habités du Canada septentrional. Un exemple de géographie appliquée* ;
 n) Jersey ZABORSKI, États-Unis, *L'origine du type de la maison finnoise* ;
 o) Jacques GIRARD, Québec, *Quelques aspects de la technique au service de la géographie*.

³ Le chiffre record de 24 communications inscrites aurait été enregistré en 1959, précisément à Montréal.

En fait, le recul est assez accusé. Trois des communications inscrites, soit 20% du total, n'ont pas été présentées et une autre, de l'aveu même de son auteur, n'était pas neuve. Parmi les onze autres textes, deux n'ont pas été lus par l'auteur (ce qui empêche toute discussion à la suite de la communication ou au cours de la journée) et deux autres sont issus de géographes de l'extérieur (collaboration bienvenue mais qui ne peut être mise au compte du Canada français). Parmi les sept textes qui demeurent, l'un est le fait d'un non-géographe (texte intéressant mais sans optique géographique) alors que trois autres offrent peu d'intérêt ou n'ont pas été suffisamment préparés. Il reste donc trois communications à la fois intéressantes, neuves, préparées et lues par des Canadiens français. Sur ces trois, une seule a fait l'objet d'une discussion, et encore, courte. Faut-il préciser que nous ne disons pas qu'il n'y a eu au Congrès qu'un seul article intéressant ?

Autre aspect décevant. Les auteurs et les commentateurs se préoccupent assez peu des concepts fondamentaux de la géographie. Un texte de géographe n'est pas automatiquement une œuvre géographique.

Il faut également déplorer que seulement la moitié des communications présentées ont pu faire l'objet d'une certaine discussion, chaque fois discussion peu féconde et de politesse. En certains cas, des questions improvisées ont dû compléter les exposés insatisfaisants ; là n'est pas du tout le rôle de la discussion. Donc, beaucoup de progrès à faire également sur ce point.

Malgré la vigilance des présidents de séance, l'horaire n'a pas été rigoureusement respecté. Il y a même eu déplacement de l'heure de certaines communications. De tels changements ne facilitent pas l'assistance de savants d'autres disciplines et, inversement, ils empêchent les géographes d'aller suivre certaines communications qui les intéresseraient dans d'autres sections.

Pas d'excursions, non plus.

Nous nous permettons de commenter brièvement quatre des 6 ou 7 communications intéressantes.

D'abord le texte de M. Jean-Claude Dionne sur la terrasse MicMac. Dans cette partie du Saint-Laurent, je parlerais cependant plus de moyen estuaire que d'estuaire maritime. Il faudrait aussi essayer de savoir ce qu'il advient de ces trois niveaux en amont et en aval de la région considérée, et se demander s'ils se raccordent aux niveaux alluviaux.

La « thèse » de M. Gilles Ritchot n'est pas neuve (l'auteur avoue en avoir parlé plusieurs fois) mais son travail reste excellent. Cependant, les relations isostatiques Laurentides-Appalaches et le site du Saint-Laurent posent des problèmes qui n'ont pas partout la même solution. Il me semble qu'à certains égards, il faudrait distinguer la partie Est de la plaine du Saint-Laurent de sa partie Ouest.

Une courageuse étude sur la colonisation a attiré le plus grand nombre d'auditeurs. Dommage que M. Cazalis n'ait pas eu assez de temps pour nous en parler davantage. Un texte complet devrait jauger l'influence des sociétés (cléricales) de colonisation et nuancer le rôle de l'action gouvernementale.

Enfin nous tenons à mentionner l'intelligence des études analytiques de Monsieur Marcel Bélanger sur les villes du Québec. Mais il faudrait souhaiter que des recherches de ce genre soient fécondées par une conceptualisation plus rigoureuse.

Commentaires et suggestions

Nous ne pouvons nous empêcher de penser que le fait de l'inscription de quinze communications alors que le nombre des textes vraiment intéressants, préparés par des Canadiens français et lus par leur auteur, se résumait à quelques-

uns seulement, correspondait en partie à du remplissage artificiel ; nous ne savons si cette inflation vient d'une action concertée ou individuelle.

Depuis plusieurs années, nous suivons attentivement le mouvement de l'implantation de la géographie d'expression française au Canada.⁴ Parmi les causes du développement trop lent, nous avons souvent noté le piétinement de la recherche. Ce caractère, après le congrès de Montréal, nous semble toujours aussi vrai. Faute de crédits bien souvent, les Instituts ou les départements de géographie n'ont peut-être pas fait assez pour structurer les études en fonction de la recherche. Pas assez de géographes de carrière sont effectivement engagés dans des travaux poussés et à long terme. Malgré de fréquentes sollicitations, pas assez d'étudiants daignent fréquenter les bibliothèques, préparer, aussitôt après leur scolarité, la thèse de maîtrise ou le diplôme d'études supérieures, s'inscrire, immédiatement après, au doctorat. Trop peu de géographes de langue française connaissent suffisamment leur langue maternelle pour écrire convenablement rapports d'excursions, thèses et articles. Ce sont précisément tous ces géographes qui seraient en mesure de présenter des communications valables à l'occasion des congrès. Les géographes tendent à réaliser trop rapidement une carrière brillante et parfois payante plutôt qu'une carrière laborieuse et solide. On s'occupe trop peu de parfaire sa formation professionnelle et d'agrandir son « coefficient d'échange géographique ». Il ne faut pas oublier qu'il faut dix ans pour faire un géographe, mais qu'on ne l'est pas automatiquement après dix ans !

Des événements et des suggestions favorisent cependant un redressement de la situation. Nous en rappelons quelques-uns. Nous nous félicitons que de plus en plus de jeunes géographes continuent leurs études en Europe. Nous avons invité d'une façon pressante les étudiants à commencer à publier dans nos revues le résultat de leurs premières recherches. En 1958, l'IGUL a organisé un symposium de géographie appliquée. Le Centre d'Études nordiques (comme en son temps le Service provincial de géographie) sont des institutions conçues en fonction de la recherche. Des suggestions ont été de nouveau faites par mon collègue Louis Trotier et par moi-même en vue de l'organisation sérieuse de rencontres sur le terrain et de colloques (la réunion de l'Acfas tenue à Dauville en mai 1962 a précisément réalisé l'une de nos propositions). Il est également très heureux que le nombre d'assistants se multiplie dans les Instituts et que plusieurs services gouvernementaux utilisent des géographes.

Quant au congrès de géographie en particulier, nous relançons notre suggestion de polariser les communications autour de thèmes d'étude.⁵ Il faudrait peut-être créer un comité de sélection des textes qui établirait d'abord des normes générales puis qui aurait le pouvoir d'éliminer les communications mal préparées ou sans réel intérêt. Il faut rigoureusement prévoir de bonnes périodes réservées à la discussion des textes qu'on pourrait même distribuer à l'avance.

C'est du côté de la recherche qu'il faut préférer de « géographe », la recherche étant même la base de l'enseignement.

Louis-Edmond HAMELIN

⁴ *Bibliographie annotée concernant la pénétration de la géographie dans le Québec*. I. *Manuels*. Dans *Cahiers de géographie de Québec*, n° 8, 1960, pp. 345-359, figures. II. *Notes et Documents*. Dans *TIGUL*, n° 8, Québec, 1959-60, 60 pages.

⁵ *Cahiers de géographie de Québec*, n° 5, 1958, page 149.